

# Théâtre : un Molière très #metoo



[Par Fabienne Darge dans Le Monde 15.11.2018](#)

Contemporaine et pertinente, « L'Ecole des femmes » de Stéphane Braunschweig est présentée au Théâtre de l'Odéon et en tournée.

« La femme est le potage de l'homme », assène sans chipoter Alain, le valet de L'Ecole des femmes, exprimant ainsi l'avis de toute la gent masculine de son temps. Mais c'est un potage bien amer pour l'un comme pour l'autre sexe, dans l'excellente mise en scène de la pièce, à la fois drôle et noire, que signe Stéphane Braunschweig en son Théâtre de l'Odéon, à Paris, avant de partir en tournée dans toute la France jusqu'à fin mai.

Molière réussit bien à Braunschweig, de même que son acteur fétiche, Claude Duparfait, déjà remarquable dans *Le Misanthrope* et dans *Tartuffe*, et qui n'a pas son pareil pour incarner des hommes torturés, névrosés, affligés de contradictions insolubles. Il est ici Arnolphe, bien sûr, le barbon qui se garde au chaud une petite orpheline, Agnès, achetée à l'âge de 4 ans dans le but d'en faire son épouse. Un Arnolphe comme on ne l'a jamais vu, qui pédale activement sur son vélo de salle de sport pour rester en forme, en compagnie de son ami Chrysalde (joué par le formidable Assane Timbo).

## **Eh oui, c'est du Molière en jeans, tee-shirts et collants de sport fluo, et c'est bien**

Eh oui, c'est du Molière en jeans, tee-shirts et collants de sport fluo, et c'est bien. Stéphane Braunschweig offre le meilleur de ce que peut être une vision contemporaine de la pièce, portée par une intelligence lumineuse, et un véritable point de vue. Sans jamais forcer, sans aucune facilité, sans changer le texte d'un iota, le metteur en scène fait voir et entendre ce qui dans la pièce écrite par Molière en 1662 résonne fortement avec notre temps – temps où la domination masculine est fortement ébranlée et où cet ébranlement provoque de sérieux revers de bâton et une relance de la guerre des sexes.

## **Scénographie superbe et minimaliste**

La scénographie, superbe et minimaliste, imaginée par Braunschweig lui-même, tout en glissements de panneaux transparents, montre bien ce qui se joue ici : une orchestration des représentations et des fantasmes, des désirs et des peurs, chez l'homme d'âge mûr qui enferme une Lolita destinée à son seul usage, et chez la jeune fille qui se jette sur le premier gandin venu pour échapper à un sort funeste d'épouse-esclave.

## **Suzanne Aubert est une Agnès fabuleuse et totalement inédite**

Braunschweig, Claude Duparfait et Suzanne Aubert, qui est une Agnès fabuleuse et totalement

inédite, tirent avec une grande finesse les fils de ces fantasmes d'ingénue perverse et d'ogre dévorateur. Fantasmes qui finalement ne piègent pas seulement Agnès, première victime de ce jeu de rôle cruel, mais aussi Arnolphe, chez qui la volonté maladroite de possession et la peur panique d'être « cocufié » bloquent toute possibilité d'aimer et d'être aimé.

Il est certes drôle, le jeu de piste psychanalytique mis en place par le metteur en scène, où le fameux petit chat qui va mourir et les grands ciseaux avec lesquels la jeune fille, vautrée sur son lit, tente de s'occuper en faisant des découpages sont semés comme des signes clairs, laissés à l'interprétation de chacun. La dimension comique est bien là, elle fonctionne impeccablement. Mais c'est un rire de plus en plus noir et malaisant au fur et à mesure qu'avance la pièce, qui finit par se coincer dans la gorge.

### **L'amour, un « grand maître » ?**

L'Ecole des femmes est une pièce quasiment sans femmes, où, contrairement aux autres comédies de Molière, la jeune Agnès n'a même pas une mère ou une servante fûtée pour la défendre. Georgette, la soubrette, est une idiote intéressée et soumise à son rustre de mari, qui exprime de manière juste un peu plus brute et un peu plus épaisse la misogynie foncière de la société brillante et raffinée du temps de Louis XIV.

Agnès, à qui le beau travail vidéo en noir et blanc de Maïa Fastinger redonne un visage vrai et émouvant, est seule dans un monde d'hommes qui jouent avec elle à leur guise. Son sort est d'une noirceur sans recours, qui fait irrésistiblement penser à ces faits divers qui ont émaillé l'actualité ces derniers temps, révélant l'existence de jeunes filles enfermées dans des caves ou des greniers pendant des années pour servir d'esclaves sexuelles à leurs pères ou beaux-pères.

### **La fin de la pièce, telle qu'elle est vue ici, n'a rien d'un happy end**

La fin de la pièce, telle qu'elle est vue ici, n'a rien d'un happy end. Certes, Agnès va pouvoir épouser Horace, qui l'a séduite en roucoulant sous ses fenêtres. Mais Horace est un benêt sans consistance, qu'elle n'a pas plus choisi qu'Arnolphe, puisqu'il s'avère être le promis d'un mariage en fait arrangé par son oncle. Que peut-elle faire d'autre, alors, cette belle et libre Agnès dans son short en jeans, que de s'enfuir, de toute la force de ses longues jambes ? Pas sûr que, dans la vision de Braunschweig, l'amour soit « un grand maître », comme l'écrit Molière. Pas cet amour-là, en tout cas, qui ici n'a servi qu'à passer d'un enfermement à un autre.

« L'Ecole des femmes », de Molière. Mise en scène : Stéphane Braunschweig. Théâtre de l'Odéon, place de l'Odéon, Paris 6e. Du mardi au samedi à 20 heures, dimanche à 15 heures, jusqu'au 29 décembre. De 6 € à 40 €. Durée : 1 h 50. Puis tournée jusqu'à fin mai 2019, à La Rochelle, Clermont-Ferrand, Annecy, Liège (Belgique), Saint-Etienne, Marseille, Besançon et Dijon.

Fabienne Darge

Arnolphe (Claude Duparfait) et Agnès (Suzanne Aubert) dans « L'Ecole des femmes », mise en scène par Stéphane Braunschweig à l'Odéon-Théâtre de l'Europe à Paris, en novembre 2018. ELIZABETH CARECCHIO